

RAOUL DUFY

LA FÉE COULEUR

Étienne Barilier

Raoul Dufy n'a cessé d'exprimer la joie, même dans les pires moments, soumettant les formes du monde à la royauté triomphante des couleurs.

1941: l'une des années les plus sinistres du vingtième siècle, pour le monde et pour la France, sous la botte nazie. Raoul Dufy (1877-1953) s'est réfugié en zone libre, à Céret, puis à Perpignan. Et comme si les malheurs collectifs ne suffisaient pas, il souffre d'une maladie douloureuse et terrible pour un peintre: la polyarthrite rhumatoïde, l'affection même qui martyrisa Renoir quelques décennies plus tôt. Eh! bien, c'est précisément cette année-là que l'artiste signe *Le Bel Été*, une tapisserie lumineuse où dominent les tons or, rose, orange et mauve. Une manière de jardin enchanté, un jardin d'Éden ignorant de la chute, au centre duquel rayonne le soleil d'un grand arbre mauve, dont les rayons dorés sont les blés chatoyants. Au loin, une ville, des bateaux, un arc-en-ciel, et le « vrai » soleil, qui, modeste, semble tirer sa lumière de la terre glorieuse plutôt qu'il ne la lui dispense. Peu de personnages, stylisés et paisibles, tout comme le bétail qu'ils n'ont même pas à garder: une idylle de Théocrite en plein siècle de fer.

Ce n'est pas pour combattre le malheur et la tristesse que Raoul Dufy peint la joie et la lumière: il les a toujours peintes, et simplement il continue. Il ne connaît pas à la peinture d'autre voca-

tion, et l'on ne s'étonnera pas d'apprendre que son dieu s'appelle Claude Lorrain – auquel, d'ailleurs, il rendra plusieurs hommages picturaux. Et puis, il est né au Havre, ce qui lui permit de subir, à ses débuts, la douce influence d'Eugène Boudin. On lui prête cette formule optative, mais qu'il a su mettre au présent de l'indicatif: « Si je pouvais exprimer toute la joie qui est en moi! »

Dufy est l'auteur de plusieurs milliers de toiles, d'aquarelles et de dessins. Il est donc peintre, autant qu'on peut l'être. Mais on pourrait presque dire qu'il est coloriste avant d'être peintre: voué, de toutes ses énergies, à répandre couleurs et lumière sur tout ce qu'il touche, et sur tous les supports. L'exposition d'Évian a choisi de nous montrer, plus que des toiles, des tapisseries, des décors de théâtre ou de ballet, de la céramique (coupes, carreaux, « jardins de salon »), des tissus, de la tapisserie d'ameublement... Picasso, lui aussi, créait une œuvre à partir de n'importe quelle matière, morceau de ferraille ou guidon de vélo. Mais c'était que, tel un démiurge, il faisait forme de tout. Dufy, lui, fait couleur de tout, tel un décorateur né, un ornemaniste au génie inépuisable, un enlumineur du monde.

Eléphants et fleurs
Projet de tissu pour Bianchini-
Férier, gouache, 70 x 48 cm
Collection particulière
© Photo Jean-Louis Losi



La forme, chez lui, et c'est un de ses traits les plus singuliers, est résolument subordonnée à la couleur, au point que celle-ci ne tient guère compte de celle-là, et débordé constamment ses contours. Le peintre assure lui-même qu'il a pris cette liberté parce qu'un beau jour il a vu, sur le port du Havre, courir une fillette vêtue d'une robe rouge, et que la couleur rouge persistait, comme une traîne, là où l'enfant n'était déjà plus. Mais gageons que cette rémanence, loin d'être un fait objectif dont seul Dufy se serait avisé, est l'effet du désir tout subjectif du peintre : la couleur est trop puissante, trop vraie, trop précieuse pour se laisser contenir dans une forme. La couleur garde le souvenir de la forme passée, comme elle pressent la forme à venir. Elle est le creuset de toute forme, toujours débordant, toujours incandescent. On pourrait penser ici aux descriptions que Proust fait des œuvres d'Elstir, dont il note que les couleurs inventent « comme de nouveaux solides » : elles imposent donc leurs formes actives, palpitantes et véridiques aux formes apparentes, linéaires et passives du monde.

Lorsque Dufy a travaillé pour le fameux couturier Poiret (et il l'a fait abondamment), il a trouvé une autre manière de faire éclater la couleur en toute liberté ; non pas, certes, en méprisant la forme, mais en la ramenant au statut d'un simple motif, dont le sens réside moins en lui-même que dans sa disposition et sa répétition : le motif sert à rythmer la couleur, bien plus qu'à représenter des personnages, des fleurs ou des animaux. Ce qui ne veut absolument pas dire que le trait soit négligé : pour ne donner qu'un exemple, les nombreux tissus composés par Dufy sur le motif de l'éléphant sont d'un dessin aussi délicieux que précis et humoristique. Pour les imaginer, il s'est inspiré, paraît-il, du bestiaire de Kipling – mais un éléphant figurait déjà dans le *Cortège d'Orphée* d'Apollinaire, que le peintre avait illustré de xylographies où le noir est souvent intense comme le rouge.

En tout cas, chacun de ses motifs se déploie comme un drapeau dans la fête des couleurs. Quand l'artiste représente une chèvre du Tibet, on peut être sûr que sa toison sera faite de flammes orangées.

Le Bel Été, 1941-1942
Tapisserie d'Aubusson, 247 x 224 cm
© MuMa Le Havre / Jean-Louis Coquerel
© ADAGP, Paris 2017



Et lorsqu'il créa des tissus d'ameublement pour la manufacture de Beauvais, sur le thème des monuments de Paris, l'Arc de triomphe ou le palais du Louvre y apparaîtront plus petits que les pivoinés qui les enserrent; la tour Eiffel sera rouge comme le soir et bleue comme la nuit qui règnent ensemble sur la ville. Foin de la vraisemblance: Dufy aime le rouge et le bleu d'un amour égal, et ne veut sacrifier ni l'un ni l'autre. La couleur, chez lui, transgresse les conventions comme elle déborde les formes.

C'est le moment d'approcher son chef-d'œuvre incontesté, *La fée électricité*, réalisée pour l'Exposition internationale des arts et des techniques, en 1937, sous le Front populaire. Le musée d'Évian ne peut certes pas la montrer, puisqu'elle mesure six cent mètres carrés (soixante mètres de longueur et dix mètres de hauteur) et se trouve actuellement au Musée d'Art moderne de la ville de Paris, dans une salle qui lui est dédiée. Mais l'exposition du Palais Lumière, qui n'a jamais été si bien nommé, présente sa réplique, ou plutôt son modèle, brosé par le peintre à l'échelle 1/10^e. Comme le titre l'indique, il s'agissait de raconter l'histoire d'une avancée scientifique et de ses conséquences sur la vie sociale.

Peindre l'électricité? Dufy va tout simplement représenter, de droite à gauche et par ordre chronologique, cent dix figures de penseurs et de savants qui, de Thalès à Marie Curie en passant par Galvani, Gauss ou Edison, ont contribué à la découverte puis à la maîtrise du phénomène. Et chaque fois, le nom du personnage est indiqué – ce qu'avait omis de faire Raphaël pour son École d'Athènes. Alors? Une œuvre didactique? Un ennuyeux défilé de personnalités? Non, une prodigieuse aventure colorée: l'ensemble passe d'une dominante verte et ocre (verte comme la nature, ocre comme la terre) à une dominante bleue (bleue comme la nuit des hommes qui, éclairée par la lumière électrique, garde cependant son mystère, ou l'intensifie encore), le tout scandé de rouge. Et tout à gauche, accompagnée par un orchestre au complet, dont on ne sait s'il joue au ciel ou sur la terre, la fée elle-même, immense, avec sa traîne de Voie lactée.



Les couleurs débordent les formes, elles les habillent, les habitent, les réchauffent, les baignent dans leur bonheur: c'est tout le style de Dufy, mais qui atteint ici son comble de maîtrise et de signification: la couleur, c'est la vie: c'est la continuité d'arc-en-ciel qui, du monde naturel, conduit au monde humain, et du monde poétique au monde scientifique. La fée électricité, c'est une servante de la fée couleur, la baguette zigzagante et scintillante de son arsenal magique. De la beauté du monde jusqu'à l'homme, oui, le *courant passe*.

Cette même année 1937, Paris exposait *Guernica* de Picasso, œuvre de désespoir et de révolte, qui dénonçait l'action ravageuse des forces obscures. Les événements des années suivantes parurent alors donner raison à l'Espagnol contre le Français. Mais l'un et l'autre disaient la vérité. Et pour affronter le démiurge des formes, Pablo Picasso, nous aurons toujours besoin de celui des couleurs, Raoul Dufy. ■

Raoul Dufy, modèle - André Groult, mobilier, *Paravent, Paris Meuble 34*, 1933
Hêtre laqué brun nuagé d'or, tapisserie de Beauvais
Collection Mobilier national, Paris
© Isabelle Bideau © ADAGP, Paris 2017

NOTA BENE
Dufy, le bonheur de vivre
Palais Lumière, Évian
Jusqu'au 5 juin 2017